



BIENVENUE

A SON ALTESSE ROYALE

LE DUC D'YORK ET DE  
CORNWALL



(SEPTEMBRE 1901)

PAR

LOUIS FRECHETTE

1901

GRANGER FRÈRES, ÉDITEURS  
MONTREAL.



A SON ALTESSE ROYALE

# LE DUC D'YORK ET DE CORNWALL

---

## I

Au gré des brises parfumées  
Qui soufflent des grands monts déserts,  
Là-bas serpentent dans les airs  
De longs panaches de fumées.

C'est une escadre de géants  
Qui, débouchant des mers sauvages,  
Vient déployer sur nos rivages  
L'âpre décor des océans.

Sur le flot que leur proue effrange,  
Ils s'avancent, fiers et hautains,  
Pendant que des brumeux lointains  
Émerge leur profil étrange.

Le bronze hurle en leurs sabords ;  
La guerre gronde en leurs cordages ;  
Viennent-ils, des noirs abordages,  
Porter l'alarme sur nos bords ?

Oh ! non, non, que chacun respire !  
Car, au signal des porte-voix,  
Couronné d'un vol de pavois,  
Paraît le drapeau de l'Empire !

Vivat ! Mais quels aspects nouveaux,  
A mesure qu'il se déroule,  
Soulèvent au sein de la foule  
Cette tempête de bravos ?

Ah ! c'est qu'une de ces carènes  
Vient d'arborez sur l'horizon  
La pourpre d'un royal blason :  
Salut aux couleurs souveraines !

Oui, c'est l'antique royauté  
Qui vient apprendre, en nos parages,  
Ce que peut dissiper d'orages  
Le soleil de la liberté.

C'est l'héritier des vieilles races,  
Qui vient voir ce que, pour toujours,  
Chez nous l'esprit des nouveaux jours  
A lavé de sanglantes traces !

C'est le fils aîné de nos rois :  
Avant d'être sacré le Maître,  
Il vient nous dire qu'il veut être  
Le premier gardien de nos droits.

Soit ! car il veut suivre sans doute  
L'exemple tracé devant lui ;  
Or nul phare plus haut n'a lui  
Pour éclairer plus noble route !

## II

Halte, Prince ! Entends-tu ces rumeurs, ce canon,  
Tous ces hurras joyeux que l'on mêle à ton nom,  
Et sur les foules affolées,  
En flots harmonieux l'airain carillonneur,  
Du haut des vieilles tours, lancer en ton honneur  
Ses plus solennelles volées ?

Un essaim de drapeaux voltige à tous les mâts . . .  
C'est Québec, c'est la ville aux grands panoramas  
Qui, debout sur son promontoire,  
Dans l'éclat du matin t'a vite reconnu . . .  
Prince, cargue ta voile, et sois le bienvenu  
Au seuil sacré de notre histoire !

Regarde ! c'est ici, sous ce sommet altier,  
Que, rival des plus grands, notre immortel Cartier  
    Jadis ancrâ sa caravelle,  
Et déroulant au vent ses plis fleurdelisés,  
Vint, la Croix à la main, aux incivilisés  
    Apporter la bonne nouvelle.

Regarde ces longs prés, ces penchants, ces vallons,  
Et, par delà ces champs ondulés d'épis blonds,  
    Cette forêt mystérieuse . . .  
Ici l'on combattit souvent un contre vingt ;  
Pas un guérêt, pas un fourré, pas un ravin  
    Qui n'ait sa page glorieuse !

Car, de nos moissons d'or si fiers que nous soyons,  
L'herbe qui, le printemps, verdit dans nos sillons  
    Prend sa racine en bien des tombes ;  
Sur nos bords aujourd'hui si paisibles, le vent  
Aux arômes des bois a mêlé bien souvent  
    L'odeur des fauves hécatombes.

Combien de choes sanglants, de luttés sans merci,  
De combats acharnés haletèrent ici,  
    Jusqu'au jour des dernières crises,  
A cette époque où rien n'égalait, tu le sais,  
L'héroïque valeur des vieux colons français  
    Avec la barbarie aux prises !

Mais l'orage atteignit à son point culminant  
Quand les peuples armés de l'ancien continent,  
    Héritiers d'antiques colères,  
Sur ce sol vierge encor se donnant rendez-vous,  
Dans leur ambition transportèrent chez nous  
    Leurs rivalités séculaires.

Nous luttâmes longtemps, nous luttâmes sans fin,  
Jusqu'à ce que, vaincus par le nombre et la faim,  
    Après la suprême victoire,  
Nous dûmes succomber, privés de tous soutiens,  
Lorsque le sort jaloux fit en faveur des tiens  
    Pencher son urne aléatoire.

Lève les yeux, c'est là, sous ces hauts bastions,  
Qu'en un jour fatidique on vit deux nations,  
    Aux lueurs du canon qui gronde,  
Dans ce vaste champ-clos aux merveilleux décors,  
Ainsi que deux géants s'étreindre corps à corps,  
    Pour changer la carte d'un monde.

Ce fut un duel épique en un sombre ouragan.  
Deux preux, Wolfe et Montcalm, s'étaient jeté le gant,  
    Et pour mieux mesurer leur taille,  
A la tête des leurs dans ce choc hasardeux,  
Sur des monceaux de morts s'étaient couchés tous deux,  
    Fauchés par l'ardente bataille.

Ce furent les martyrs d'un nouvel univers :  
Comme si Dieu voulût que, sous ces gazons verts  
    Où, sans distinctions aucunes,  
Ennemis comme amis ont confondu leurs os,  
Pour le bonheur de tous le sang des deux héros  
    Noyât d'éternelles rancunes.

Et quand le sort, fixant tout espoir incertain,  
Eut enfin mis le sceau sur le futur destin  
    De cet immense territoire,  
Du coup de dé final il consola les cœurs,  
En décernant à tous, vaincus comme vainqueurs,  
    Une part égale de gloire.

### III

Une page d'histoire a toujours son verso,  
Et peut être à la fois désastreuse et féconde :  
Où le passé s'éroule un avenir se fonde ;  
Ce qui semble la tombe est parfois le berceau.

### IV

Souvent le sang versé sur les plaines rougies  
Retrempe le ressort des mâles énergies . . .  
    Entre les anciens combattants  
L'Ange des noirs conflits dès lors ferma son aile ;  
Et devant nous, depuis, une ère fraternelle  
    Ouvrit sa porte à deux battants.

La grande loi qui veut que tout meure et renaisse  
A fait revivre ici, radieux de jeunesse,  
D'ardeur et de virilité,  
Un peuple fier d'avoir, en ses veines vivaces,  
Le sang chaud et fécond des deux plus fortes races  
Dont s'honore l'humanité.

Des préjugés d'antan il a brisé les chaînes ;  
Et, l'œil plein du rayon des aurores prochaines,  
Il poursuit son noble chemin,  
Peuple libre, ennemi de tous les arbitraires,  
Peuple de travailleurs, surtout peuples de frères  
Qui marchent la main dans la main.

Les rivaux d'autrefois, devenus des émules,  
Ont des anciens défis renié les formules ;  
Et, du sol vaillants défenseurs,  
A l'appel du péril, souvent un contre quatre,  
Sous les mêmes drapeaux on les a vus combattre  
Et vaincre les envahisseurs.

Sans cesse élargissant la route où Dieu les mène,  
Reculant les confins de leur riche domaine,  
    En infatigables luttieurs,  
Ils ont fertilisé la lande et la savane,  
Et nul désert n'a pu lasser la caravane  
    De leurs hardis explorateurs.

De merveilleux projets l'âme toujours en quête,  
Ils ont accumulé conquête sur conquête,  
    Et l'en voit, d'instant en instant,  
Du fond de leurs torrents surgir des métropoles,  
Pendant que leurs hameaux se couvrent de coupoles  
    Et leurs mers de palais flottants,

Ce n'est pas tout encore : ingénieurs sublimes,  
De nos himalayias ils ont dompté les cimes  
    Au travers d'obstacles sans nom,  
Et, par un coup d'audace immense et magnifique,  
Relié l'Atlantique avec le Pacifique  
    Par un gigantesque chaînon,

Vaste artère par où, voyageuses cohortes,  
Demain les nations jetteront à nos portes  
    Les richesses de l'Orient ;  
Car l'heure va venir, l'heure où, sans jalousie,  
Sur le sol canadien, l'Europe avec l'Asie  
    S'embrasseront en souriant.

Voilà ce peuple né de la lutte suprême !  
Plus que tout autre il a résolu le problème  
    De la sainte fraternité ;  
Chez lui le droit de l'homme au devoir s'associe ;  
La base de son code a nom Démocratie,  
    Et sa devise est : Liberté !

Dans la foi collective, il met son espérance . . .  
Non content d'enlacer la fleur-de-lys de France  
    Avec les roses d'Albion,  
Il est fier de mêler encore, en sa guirlande,  
L'âpre chardon d'Écosse au doux shamrock d'Irlande ;  
    Féconde et robuste union !

Union ! union ! alliance ! harmonie !  
Tolérance chrétienne et concorde bénie !  
    Serions-nous donc les précurseurs  
De ces jours radieux que l'avenir recèle,  
Jours si longtemps rêvés de paix universelle,  
    Où les nations seront sœurs ?

## V

### ENVOI

Prince, on a dit qu'un peuple heureux n'a pas d'histoire.  
Or, tu le vois, sans être un peuple aventureux,  
Nous avons notre histoire, et nous vivons heureux,  
En dépit de ce mot vide et déclamatoire.

Ce bonheur fait de paix, de calme et de repos,  
A qui le devons-nous après la Providence ?  
Si ce n'est à la fière et libre indépendance  
Qui règne sous les plis de tes nobles drapeaux.

Reçois-en donc ici notre hommage sincère !  
Les liens qu'en nos cœurs ont créés avant toi  
Ton immortelle aïeule et notre auguste roi,  
Ta présence aujourd'hui les double et les resserre.

Mais une femme est là qui trône à ton côté ;  
Dans nos chers souvenirs vivra sa douce image ;  
Qu'elle accepte, elle aussi, sa part de notre hommage,  
Reine déjà, de par la Grâce et la Bonté !

Que tout, jusques à l'air que sa bouche respire,  
Se dispute en ce jour l'honneur de la charmer !  
Ce n'est pas un pays qu'on devrait surnommer  
Le plus beau joyau de l'empire !

